

Molerat

F15C70

LA PRISON DE KLINZELL,

ou *MARCHE* d'une colonne de prisonniers de guerre d'Italie à Brodi sur la Save, frontière de Turquie, en l'an VII de la République; séjour de ces prisonniers à Klinzell près Bude, pendant les années VIII et IX; et quelques vers que les circonstances ont fait naître.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

LAMOTTE.

PAR LE C.^{en} LEGRAND-MOLERAT,
Chef de Bataillon du génie, Sous-Directeur des fortifications
à Mayence.



A M A Y E N C E,
chez THÉODORE ZABERN, Imprimeur de la Préfecture.



F15C70



MWP 93.1720 / 264

Cet ouvrage a été remis comme MÉMOIRE HISTORIQUE et LITTÉRAIRE à la société départementale des sciences et arts séant à Mayence, qui l'a fait imprimer dans le premier volume de ses mémoires. Cette société et l'auteur m'ont permis d'en tirer à mon profit le nombre d'exemplaires que bon me semblerait.

TH. ZABERN, Imprimeur et Éditeur.

LA PRISON DE KLINZELL.

AU milieu des revers que l'impéritie et l'imprévoyance firent éprouver à nos armées d'Italie pendant la campagne de l'an sept, les Austro-russes firent un grand nombre de prisonniers de guerre. J'eus le malheur d'être du nombre. Suivant l'usage établi chés les autrichiens, les officiers furent séparés des soldats, et formèrent différentes colonnes plus ou moins nombreuses. Celle où je me trouvai, se mit en marche de Turin le cinq messidor an sept; nous n'arrivâmes à *Brodi* sur la *Save*, à l'extrémité de l'Esclavonie, frontière de Turquie, que le douze fructidor suivant, c'est-à-dire, au bout de deux mois et sept jours.

APRÈS avoir été enfermés pendant un mois dans les cazemates de la forteresse de *Brodi*, nous fûmes transférés au couvent de *Klinzell*, près *Bude*, capitale de la Hongrie; nous y sommes restés, entassés au nombre de cinq cents prisonniers, jusqu'à la paix avec l'Autriche, en l'an neuf.

NOTRE MARCHE, car je ne puis dire notre voyage, de l'extrémité occidentale de l'Italie aux confins

de la Turquie, et de là au couvent de Klinzell, quelques observations sur la Hongrie et sur ses habitans, les mesures plus que sévères que la crainte de voir propager les principes révolutionnaires, et l'imprudence, l'effervescence de plus d'un prisonnier firent adopter, à notre égard, le régime intérieur de cinq cents officiers séquestrés de la nature entière, à qui il était défendu de communiquer directement ou indirectement avec personne au monde, seront les objets que j'esquisserai dans la première partie de cet opuscule.

DANS la seconde, je ferai connaître, à côté du tableau de nos privations, les ressources que les sciences et les arts, que le bienfaisant travail nous ont procurées pour adoucir nos maux, et même pour répandre dans cette situation terrible de l'agrément sur notre existence; j'en entremêlerai le récit de quelques vers qu'ont fait naître les circonstances où nous nous sommes trouvés.

PREMIÈRE PARTIE.

DÈS que les autrichiens prévoyaient que les prisonniers qui étaient en leur pouvoir seraient quelque tems sans être échangés, ils les transféraient en Hongrie. Ils avaient encore pour eux des égards tant que ceux-ci se trouvaient sur le terrain occupé

par les armées respectives: les généraux autrichiens, ainsi que les officiers et les soldats, combattant les républicains, avaient enfin appris à l'école de l'expérience à respecter leurs ennemis et à compatir au malheur; mais à mesure que les prisonniers s'éloignaient du théâtre de la guerre et qu'ils approchaient des états héréditaires, à mesure qu'ils tombaient entre les mains de vieux généraux, de vieux commandans de place qui n'avaient jamais vu de républicains un jour de bataille, et qui étaient imbus de toutes les préventions haineuses qu'avaient fait naître les événemens de la révolution, le sort des prisonniers devenait plus misérable. La possibilité de voir propager les principes de la régénération française dans les lieux que les prisonniers étaient obligés de parcourir ou d'habiter, inspirait une telle terreur au gouvernement autrichien, qu'il n'y a sorte de précaution qu'il n'ait imaginée pour empêcher tout rapport entre les républicains et ses sujets. Lorsqu'en route nos stations se faisaient dans des villages où l'on ne pouvait nous enfermer sous clef, il fallait bien nous laisser la liberté de nous y promener; mais en arrivant dans les villes, nous étions entassés dans des casernes, ou dans des maisons particulières dont on avait enlevé tous les meubles; il était impossible de nous y procurer, à nos frais, les objets les plus indispensables à notre existence; et le grade, l'âge, les maladies mêmes n'étaient plus un titre suffisant pour mériter des

égards; alors tous indistinctement nous couchions pêle-mêle sur de la paille souvent fétide.

D'AILLEURS les prisonniers de guerre, qui traversent les états héréditaires, jouissent d'une facilité étonnante pour se procurer des voitures: le gouvernement veille à ce qu'il leur soit fourni, au plus bas prix, des chariots légers et attelés d'excellens chevaux; il fait fournir également des chevaux à ceux qui ont leur voiture particulière; les relais sont commandés d'avance; souvent un convoi de prisonniers de guerre distribués sur cent chariots ou carrosses à la file, fait, en Hongrie, sans cesse au grand trot, autant de chemin par jour, qu'un particulier en poste en fait en France dans un bon cabriolet.

A notre manière de voyager, nous eussions pu arriver à Brodi au bout d'un mois, si l'on nous en eut fait prendre directement la route; mais tandis que notre colonne parcourait la Hongrie en zigzag, du nord au midi et du midi au nord, d'autres colonnes de prisonniers étaient également forcées de faire de semblables promenades; le nombre déjà immense de nos compagnons d'infortune se trouvait encore triplé, par ces manœuvres de théâtre, aux yeux des bons hongrois qui croyaient, ainsi qu'on le leur disait, que les armées entières de la république avaient mis bas les armes. Des recruteurs

autrichiens nous suivaient, et trouvaient toujours quelques dupes qui s'enrôlaient pour avoir dans trois mois leur part de la conquête de la France et du pillage de Paris.

Nos repas, sur toute la route, étaient commandés un jour d'avance, et à un taux assés modique, d'après le prix que chacun voulait ou pouvait y mettre.

LA Hongrie est un des pays du monde où les denrées sont les meilleures, et à meilleur marché: le vin y est excellent et en abondance; le bétail y est en si grande quantité et à un si vil prix, que le gouvernement autrichien trouve du bénéfice à en envoyer des troupeaux à ses armées, à quelque distance qu'elles soient de ses états; le bled y vient sans engrais, et presque sans culture; de nombreux lacs, les rivières, et surtout le *Danube*, abondent en poissons exquis; je ne crois pas qu'il y ait un pays sur la terre, où les basses-cours soient aussi peuplées. Nous y avons donc en profusion tout ce qui était nécessaire pour faire un cours complet de *gastronomie*. Quel dommage que la cuisine hongroise soit si mauvaise, que la plupart des prisonniers les moins délicats étaient obligés d'appréter eux mêmes leurs repas.

LA Hongrie est en général un pays de plaines; nous n'y avons vu que quelques montagnes toutes

d'une médiocre élévation; la bonne eau est extrêmement rare; de vastes marais couvrent ce royaume. Les villages sont à une grande distance les uns des autres. Les maisons de paysans, presque toutes bâties en terre et couvertes de chaume, ont entre-elles une symétrie qui donne de la grace à l'ensemble.

ORDINAIREMENT un village n'a qu'une seule rue alignée au cordeau; cette rue est très longue et très large. Les maisons, toujours isolées les unes des autres, se présentent sur le pignon, tandis que les granges, également détachées de la maison de maître, et construites au fond de sa cour, font face à la rue. Ainsi tout chef de famille a sa cour limitée d'un côté par la façade de la maison, vis-à-vis par le derrière de la maison voisine, au fond par la façade de la grange, et sur le devant le long de la rue par un rang de palissades au milieu duquel est une grande barrière pour les voitures, et où, plus près de la maison, est une petite porte pour les gens de pied. Cet ordre constant et régulier est agréable à l'œil, favorable à la police, à la salubrité de l'air et propre à empêcher le progrès des incendies. On pourrait dire que dans ce pays le grenier est à la cave, puisque le local destiné à serrer les grains est communément sous terre. Ce n'est souvent qu'un puits peu profond, formé, dans un terrain compacte, par le simple enlèvement du déblai. On y brûle un peu de paille pour en dissiper l'humidité;

l'on y met ensuite le bled, et l'on ferme l'ouverture par une trappe. On assure que les grains se conservent ainsi-très bien pendant un grand nombre d'années. Souvent un ou plusieurs arbres ombragent de la rue le pignon de chaque maison, et forment une belle allée au milieu du village.

LA destruction de la plupart des habitations pendant les différentes guerres avec les turcs a permis d'observer cette régularité, en les refaisant à neuf. C'est ainsi que dans le palatinat incendié par les ordres de Louis XIV se trouvent les villages les plus réguliers et les plus beaux qu'il y ait en Europe. J'ignore si dans la Vendée le gouvernement français a pris, pour la reconstruction des maisons, des mesures qui eussent fait de ce pays avant un demi-siècle, sans gêner les propriétaires, un séjour embelli par des habitations champêtres, construites avec plus d'ordre, avec plus d'élégance, et en même tems plus commodes et plus saines, que ne sont presque par tout *) les demeures des habitans de la campagne.

*) La vue de nos villages presque par toute la France, même dans les contrées les plus riches, fait pitié. Les ordres pour les alignemens des rues y sont inconnus; chacun y bâtit à tort et à travers, suivant son caprice, sans s'embarrasser s'il nuit aux autres. Il n'y a nulle police pour le dépôt des charrettes, des bois, des engrais et de toutes les immondices. L'air qu'on respire dans la plupart de nos villages est aujourd'hui plus mal-sain que celui de nos villes. Si vous entrez dans la

DANS les moindres villages de la Hongrie des gens sont préposés à la garde de nuit. Ils veillent au bon ordre et avertissent en cas d'incendie. Il est défendu, dans un pays où les maisons sont couvertes en chaume, et où l'usage de la pipe est universel, de fumer dans les rues. Tout individu, qui y serait surpris une pipe à la bouche, serait sévèrement puni. Si une pareille police avait lieu en France, nos gazettes ne retentiraient pas si souvent de recits de villages incendiés et de malheurs qui en sont la suite.

maison d'un campagnard même aisé, c'est encore pire. Avec les deux tiers de la dépense que son habitation lui a coûtée, il aurait pu en avoir une plus commode, plus saine, plus solide et plus élégante. Des projets qui vaudroient bien, pour l'utilité, des plans et des devis de palais, seraient ceux où, relativement aux matériaux en usage dans chaque pays, on indiquerait la meilleure forme à donner à une maison champêtre, depuis celle du riche fermier, jusqu'à celle du laborieux vigneron, jusqu'à celle du pauvre journalier, afin que chaque habitation réunit, à la plus grande économie possible de construction, la salubrité, la solidité, et même l'élégance et la commodité qui conviennent à la profession et à la fortune de chacun. C'est un très grand travail; mais il serait d'une exécution facile avec une première impulsion donnée par le gouvernement, si, après la solution des problèmes généraux, chaque société départementale des sciences et arts se chargeait d'en faire l'application aux localités particulières. Dès lors le premier maçon qui aurait une chaumière à construire pour le pauvre, saurait du moins où en prendre le modèle. Un bon code de voirie est encore à faire, et serait un bienfait que le gouvernement ajouterait à tant d'autres.

QUE les partisans de la guerre, que les proneurs du régime féodal, que les écrivains en faveur du système des grandes propriétés parcourent la Hongrie, ils en verront les effets sur une des nations les plus braves, les plus morales, les plus spirituelles de la terre, vivant dans le pays le plus fertile qu'il y ait en Europe; ils y verront que la population n'y est pas le quart de ce qu'elle devrait naturellement y être; ils apprendront que non seulement les arts d'agrément, mais ceux indispensables aux premiers besoins de la vie, y sont à peine connus; qu'ainsi que l'industrie, le commerce y est nul; ils pourront assister à un *gala* semblable à celui dont nous avons été témoins dans un village, à la vérité éloigné de la capitale. C'était un repas de nôce; il avait été préparé, et se donnait en plein air à quelque distance des habitations. Un bouc entier embroché dans un long bâton dont chaque bout appuyait sur deux piquets enfoncés en terre et formant la fourche, était tourné devant un énorme brasier par un homme accroupi en terre. Ce bouc ensuite dépecé, et distribué sur du pain, qui n'était qu'une pâte noire et mal cuite, composa tout le festin. Tandis que la vendange avait été ailleurs si abondante, qu'on ne s'était pas même donné la peine d'achever une récolte dont le débit était nul, ici, un jour de fête, les malheureux n'avaient pas même les moyens de se procurer une boisson qui était à vil prix à quinze ou vingt lieues de là.

Dans les stations où nous avons été en contact avec les habitans, c'est-à-dire dans les villages, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'humanité et des procédés des hongrois. Je me promenais un soir avec un de mes camarades hors d'une bourgade située à peu de distance du lac de Blutton; un vieillard, après nous avoir considérés attentivement, s'approcha de nous en tremblant; il voulait prendre notre main pour la baiser en signe de respect; c'est l'usage du pays. Ma première idée fut de lui offrir une pièce de monnaie, mais il me fut facile de voir, à ses manières, qu'il ne demandait rien pour lui. Les mendiens sont d'ailleurs extrêmement rares dans toutes ces contrées. Le vieillard ne savait que le hongrois, nous n'en comprenions pas un mot; il était impossible réciproquement de nous entendre autrement que par signes; mais les siens étaient si expressifs et si touchans, qu'il nous fut aisé de deviner au premier abord, qu'ils étaient inspirés par la bienveillance. Il nous priait évidemment de le suivre, nous résistions, il insistait; enfin nous le suivîmes. Il nous fit faire le tour de la bourgade au lieu de la traverser, sans doute pour n'être pas vû avec des officiers français. Nous arrivâmes sur un chemin étroit bordé d'un côté par une petite rivière, de l'autre par une colline taillée à pic. La façade de cette colline parallèle à cette route, ou plutôt à une rue, était percée de portes et de croisées qui répondaient à des grottes

taillées avec facilité dans un terrain sablonneux, mais compacte. Ces demeures sont aussi chaudes en hiver que fraîches en été. Il y a près de Bude le long du Danube une espèce de faubourg du même genre.

LE vieillard ouvre sa porte, nous voyons une jolie collation toute préparée. Sa femme et ses deux filles semblaient nous attendre. Il nous fait asseoir à table, il s'y place ensuite; je veux faire mettre la bonne mère à côté de moi, elle s'y refuse, et ne s'y place que quand le mari lui en a donné l'ordre; les jeunes filles nous servent. La mélancolie qui régnait sur ces quatre visages, nous intéressait, leur air de bonté nous attendrissait, mais nous ne comprenions pas trop ce que cela voulait dire, quand je m'aperçus que les uns et les autres ne cessaient de nous montrer une place vuide, où l'assiette était retournée, et où le verre était renversé, et qu'en même-tems ils levaient au ciel des yeux baignés de larmes. J'avais engagé les jeunes filles à prendre cette place vacante, elles avaient, ainsi que le père et la mère, secoué la tête. Cette place était celle d'un absent, cet absent était dans l'armée autrichienne, cet absent était leur fils. Mais cette assiette retournée, mais ce verre renversé, mais ces larmes nous indiquaient clairement un événement malheureux. Ce fils aurait-il été tué récemment dans un combat? mais alors ce bon père irait-il chercher les compatriotes de ceux qui

venaient de faire périr son fils, pour les placer amicalement à sa table? pour lever mes doutes, je verse du vin à toute la famille, j'en verse à mon camarade et à moi, et j'avance mon verre pour *tringuer* avec le verre renversé. Ce ne fut qu'un cri de joie dans toute la famille. Leur fils était prisonnier en France comme nous l'étions chés eux, et ils avaient voulu exercer à l'égard de prisonniers français une hospitalité qu'ils espéraient que quelques âmes charitables, rendraient sur le sol de la république, à l'objet de leur tendresse et de leur sollicitude. Une note que le vieillard nous remit en nous séparant, et que depuis nous nous sommes fait expliquer, eut dissipé à cet égard toute incertitude, s'il eut pu nous en rester.

EN voyant dans toute la Hongrie la franchise des habitans, leur gaieté, leur amour pour le vin, pour les femmes et leur fureur pour la danse, je me serais cru, sans le langage et le costume du pays, sur les bords de la Saône.

Tout le monde sait que ce costume est le plus militaire de l'Europe, et qu'un hongrois part à cheval de son village avec son habit de paysan, arrive à l'armée, et s'y trouve, tel qu'il est sorti de la maison paternelle, homme et cheval, en parfait uniforme de hussard. C'est un avantage inappréciable pour une nation guerrière, et qui contribue peut-être plus que toute autre raison, à la rendre telle.

AUTANT le costume des hommes dessine le contour de la taille avec élégance, autant celui des femmes du même pays m'a paru maussade. La coëffure surtout, qui est une serviette ployée carrément autour de la tête, enlaidirait la plus jolie figure.

POURQUOI le costume que nous avons vû aux Esclavonnes, sur les bords de la Save, n'est-il pas celui de toutes les hongroises? dès lors, si une partie des militaires de l'Europe a adopté en entier le vêtement des paysans hongrois, si les différens peuples en ont pris plus ou moins dans leur manière ordinaire de s'habiller, le costume des femmes et des filles de ces mêmes paysans pourrait également servir de modèle à nos dames du plus haut parage.

AUCUN vêtement n'est plus simple ni plus décent que celui d'une Esclavonne, peut-être est-ce par cette raison qu'il est si élégant. Une simple chemise le compose en été; elle est froncée et nouée sous le cou, elle descend jusqu'aux pieds. La large ceinture d'un tablier serre la taille, au dessous de la gorge, avec une agraffe recouverte d'une plaque de cuivre posée sur la poitrine. Une des pointes inférieures de ce tablier se relève sur la hanche opposée, et s'attache à la ceinture par un crochet; il donne ainsi plus de facilité dans la marche. Ce tablier d'une couleur foncée, qui ne présente que la

forme d'un triangle, se dessine avec grace sur le reste d'un vêtement d'une toile blanche. Quant à la coëffure, les cheveux des faces et ceux du front sont coupés assés court; les cheveux très longs par derrière, sont relevés en forme de chignon, et fixés sur le sommet de la tête avec un peigne recouvert d'un ruban ou d'une large tresse nouée sous le menton. Les paysannes esclavonnes ont remarqué bien des siècles avant nos dames du bon ton, que les poches sur les hanches, en dessus ou en dessous du vêtement, altéraient la beauté des formes; elles ont donc aussi leur *ridicule*, elles en ont même deux; mais des paysannes condamnées au travail, ne pouvant porter à la main leurs ridicules, et n'ayant point d'attentifs à qui elles puissent les confier, en attachent un à chaque épaule. Ce n'est pas l'accessoire le plus brillant de leur habillement qui, à ces *ridicules* près, ne peut-être comparé pour la grace et pour l'élégance qu'à ce que le costume hongrois est pour les hommes.

PARMI quinze hussards du pays qui composaient l'escorte de notre convoi, cinq parlaient la langue latine qui est, comme on sait, très usitée en Hongrie. Il n'est pas rare de trouver des femmes, même du commun, qui la parlent avec aisance. Ce latin n'est rien moins que pur et correct: ainsi, par exemple, l'esprit de servitude a fait renoncer, en parlant à un seul individu, à se servir de la seconde personne

du

du singulier: les hongrois emploient habituellement la troisième du pluriel, en exprimant ou sous-entendant *dominationes vestrae* (vos dominations) comme les italiens la troisième du singulier avec *vos signoria*; ils ont encore bien d'autres germanismes ou plutôt *hongroisismes*. Quoi qu'il en soit, l'usage d'une langue morte répandue dans toute l'Europe, mais vivante dans ce royaume parmi tous ceux qui ont une teinture légère d'éducation, n'en est pas moins une ressource infinie pour ceux des habitans qui sortent de leur pays, ou qui font la guerre, ainsi que pour les étrangers qui se trouvent parmi eux. Mais il faut, surtout aux français, un peu d'habitude pour s'accoutumer à entendre prononcer *l'u* en *ou* et le *v* en *f* comme dans *vinum* que les hongrois, comme les allemands, prononcent *finoum* etc., et pour apprendre une foule de mots usuels, indispensables dans nos usages modernes, et qui ne se trouvent guère dans nos ouvrages classiques. En général les français parlent mal cette langue; mais avec un latin de cuisine, on comprend, et l'on se fait comprendre. Il n'y avait rien moins que l'indispensable nécessité qui put engager la plupart de nous, à faire des conversations qui nous rappelaient la latinité du *bourgeois gentilhomme*. La fameuse scène gallo-latine de cette comédie, n'aurait-elle pas contribué à faire tomber en France l'usage de parler latin? De peur de s'exprimer comme un médecin de Molière, de peur d'être ridicule comme *M.^r Diafoirus*,

b

on a cessé entièrement de parler latin même dans nos maisons d'éducation. D'où il arrive que, quoi qu'un paysan hongrois ne parle pas assurément le latin comme Ovide, de qui il prétend tenir cette langue, il n'en converse pas moins sur tous les objets usuels, avec plus de facilité que ne le feraient nos meilleurs professeurs qui seraient fort embarrassés pour dire à un marmiton hongrois quels mets ils veulent avoir à dîner.

ON fait, en voyageant en Hongrie, un cours de politesse; on est obligé, sous ce rapport, de s'y montrer tel qu'on devrait être par tout avec les hommes, indistinctement honnête dans ses propos et dans ses manières, car là on ne sait souvent à qui l'on a affaire. Pour peu qu'un étranger s'écarte des devoirs de la politesse envers son barbier, envers son tailleur ou à l'égard d'un aubergiste, l'un ou l'autre lui fait observer qu'on manque à *ses dominations* (*dominationibus nostris*) parcequ'il est noble *quia nobilis sum*. La foule des pauvres nobles qui exercent des métiers par tout très utiles, mais ailleurs regardés comme dérogeans, y est prodigieuse. Ils traitent la classe des paysans, dont ils ne se distinguent que par les éperons de leurs bottes, avec la plus grande hauteur; mais le mépris que leurs *dominations* déversent sur la classe des cultivateurs, ils le reçoivent à leur tour des *dominations* un peu plus réelles des grands nobles qui, tels que les d'Esterazy, les

Battiani, etc. sont en très petit nombre, et qui par leurs possessions équivalentes à des provinces, et par leurs privilèges, tiennent plutôt l'état de princes, que celui de grands seigneurs.

QUELLE que fut la gêne que nous eussions éprouvée dans notre marche, nous eûmes bientôt lieu de nous affliger, en arrivant à Brodi, de ne pas être constamment en route.

LA forteresse de Brodi, à peu de distance d'un village de ce nom, a été construite au milieu de vastes marais; elle n'a que la capacité d'une citadelle ordinaire; l'enceinte forme une grande cour entourée de cazemates; il y a de plus deux pavillons non voûtés, occupés par l'état-major. C'est dans ces cazemates que nous fûmes renfermés. Elles étaient tellement humides que, bien qu'il ne soit pas tombé seulement une rosée pendant un mois que nous les avons habitées, le papier à écrire y a été constamment aussi humide qu'il l'est en sortant de la presse d'un imprimeur. Tous les officiers, les chefs exceptés, sains ou malades, furent couchés deux à deux dans un même lit; nous n'eûmes, en arrivant, la liberté de nous promener dans la cour que deux heures dans la journée, et si, par la suite, nous respirâmes plus long-temps dans cette seule et même cour, un air moins mal-sain que celui de nos cazemates, le commandant autrichien ferma plutôt

les yeux sur cette extension du règlement, qu'il ne l'autorisa.

AU bout de quinze jours, cinquante-quatre sur soixante-six que nous étions, furent malades. Nous aurions tous infailliblement péri, si l'ordre de nous transférer à Klinzell près Bude, capitale de la Hongrie, n'était arrivé.

C'EST un des couvens réformés par Joseph II; il est situé à mi-côte d'une montagne en face du Danube. La vue d'un local en bon air, contenant de vastes chambres pour les officiers, beaucoup de petites pour chaque officier supérieur, et de très beaux corridors, fut pour nous, en sortant de Brodi, un aspect agréable. Nous espérions du moins séjourner là, sans que notre santé en fut altérée; mais nous y fûmes bientôt entassés au nombre de plus de cinq cents officiers. Si l'on ajoute à ce nombre nos domestiques particuliers, ceux pour le service général de la maison, la garde hongroise et l'état-major autrichien, le total formait un nombre de six cent vingt à six cent quarante individus enfermés jour et nuit dans une maison grande à la vérité, mais où il n'y avait point de jardin, et où les cours étaient tellement petites que nous n'eussions pu, si nous y fussions descendus tous à la fois, y contenir debout pressés les uns contre les autres.

A peine étions-nous installés que le commandant autrichien nous fit connaître le règlement.

UN des articles portait l'ordre de signer le *revers*, c'est-à-dire, une formule par laquelle chacun devait s'engager individuellement à ne rien dire, et à ne rien faire contre les lois ni les ordonnances de sa majesté l'empereur et roi, et à ne point chercher à s'évader. Rien ne serait plus juste que cette promesse, et que sa stricte exécution dans un pays où les prisonniers de guerre jouiraient d'une ombre de liberté. Mais tenir les gens désarmés dans une vraie prison entourée de bayonnettes, ne pas souffrir qu'ils mettent le pied sur le seuil de la porte, ni que des colonels ni que des généraux puissent seulement prendre l'air, accompagnés d'une ordonnance, et venir leur demander l'engagement de ne parler à qui que ce soit, quand ils ne peuvent approcher de personne, leur demander de ne pas s'évader, quand ils sont constamment victimes des précautions qu'on prend pour qu'ils ne s'évadent pas, une telle demande ne nous parût qu'un persiflage ridicule. Nous proposâmes de signer cet engagement, à condition que nous pourrions sortir de tems à autre de notre prison, accompagnés d'ordonnances. Sur le refus qui nous en fut fait, nous convînmes tous de nous y refuser; les autrichiens n'insistèrent plus que quand il nous fallut traverser de nouveau leur pays pour retourner en France.

Un autre article du règlement portait que la police de chaque chambre appartenait au plus ancien officier en grade qui devait faire chaque jour son rapport à un capitaine de police, ce dernier à un chef de bataillon, celui-ci au plus ancien chef de brigade ou au général, s'il y en avait un, lequel ordonnerait directement les punitions, en en rendant compte au commandant autrichien. Cette marche était bonne et la seule propre à établir un régime doux et paternel, et à maintenir la subordination, la hiérarchie militaire, et le respect dû aux chefs. Si elle ne fut pas constamment suivie, si de son inexécution il résulta les abus les plus graves, les scènes les plus scandaleuses, des punitions souvent atroces, telles que les fers, aux pieds et aux mains d'officiers français... ce fut la faute des prisonniers :

DES officiers supérieurs satisfaits d'être débarrassés du commandement, quand il n'y avait que de la peine à le conserver, et que nul honneur, nul espoir de fortune ne leur semblait plus y être attaché, préférèrent le calme de l'isolement à l'obligation où ils étaient d'être encore utiles. D'autres regardèrent comme audessous de leur dignité de faire un rapport quelconque à un commandant autrichien qui n'était que capitaine; ils y mirent une morgue déplacée qui fut aussi préjudiciable à la discipline militaire qu'au bien-être de leurs camarades. D'un autre côté, quelques individus qui savaient bien qu'il était assez

indifférent à nos ennemis que des français, quelque fut leur grade, fussent chaque jour pris de vin, qu'ils fissent des dettes, que le désordre, que l'indiscipline, que l'indécence et le scandale régnassent entr'eux, disaient à leur chefs, comme *le pauvre mort au mort riche* :

Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien,
et débarrassés de toute surveillance, ils se vautraient dans la fange.

LA police intérieure fut donc prise, quittée, reprise alternativement par les autrichiens et par les chefs français qui n'eussent jamais du s'en départir.

UNE ordonnance du gouvernement au sujet des prisonniers de guerre, pour parer à de pareils abus, est indispensable.

LA célébration des fêtes républicaines était également défendue par le règlement. Cependant il n'y en a pas une qui n'ait été plus ou moins célébrée, sans en excepter celle du vingt-un janvier, au moment où il n'en était plus question sur le sol même de la république.

LA situation cruelle où nous nous étions trouvés à Brodi, la maladie dont nous étions presque tous atteints, n'avait point empêché de fêter le premier vendémiaire, an 8, sous nos voûtes humides et pesti-

lentielles. Un officier italien avait préparé pour ce jour là un petit arbre de la liberté décoré de rubans tricolores; il devait être dressé au milieu de la table où nous devions diner tous ensemble. Le commandant de la forteresse fut informé de ces apprêts; il se rendit au milieu de nous. Il commença par nous défendre *au nom de sa majesté l'empereur et roi*, de célébrer aucune fête. Sur l'observation que lui fit l'un de nous: que ce n'était pas célébrer une fête que de manger tous à une même table et à la même heure, quand nous étions tous enfermés dans la même prison, qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que les français bussent à la prospérité du gouvernement français, et que rien n'empêchait les autrichiens, prisonniers de guerre en France, de boire entr'eux à la santé de leur gouvernement, il consentit à nous laisser faire ce que, dans le fait, il n'était en son pouvoir d'empêcher qu'en nous isolant les uns des autres, ce que le local ne lui permettait pas; mais il nous engagea de bonne grace, car au demeurant il était assés bon homme, de ne pas souffrir que *la petite machine*, il entendait l'arbre de la liberté, dont je crois, il n'osait prononcer le nom, parut sur la table; ce qui lui fut promis.

Le premier vendémiaire arrive. Midi sonne, on dine ensemble, on boit, et le diner se prolonge; cent toasts sont portés, et l'on charge et l'on vide à chaque toast. Les têtes étaient déjà très échauffées, quand un

prêtre italien, fait prisonnier au milieu d'un détachement français, monte sur la table, et avec cette facilité, avec cette éloquence particulière aux habitans de son pays, improvise un discours sur les malheurs présens de la Cisalpine sa patrie. Il est bientôt possédé d'un esprit prophétique, l'avenir se présente à ses yeux: il prédit les succès prochains de la grande nation, ses hautes destinées, la résurrection de la république Cisalpine, et le retour des enfans, des défenseurs de la liberté sur le sol qui les vit naître. Jamais Jérémie, ni tous les prophètes hébreux n'ont tracé avec plus de force les malheurs de Sion, et surtout annoncé plus à la lettre les événemens futurs. L'enthousiasme du prophète passe dans l'ame de ses auditeurs composés en grande partie d'italiens. Un officier regrettant *la petite machine*, plante sa canne dans une bouteille, un autre coëffe cette canne du bonnet de coton qu'il avait sur la tête, et voilà un arbre de la liberté dans toutes les formes. Le prélat se prosterne à la vue de ce signe chéri, il invoque son secours et sa puissance, et il entonne le *ça ira de l'Italie*, dont le refrain est répété en chœur à l'unanimité.

*Or ch'innalzato è l'albero,
S'abassano i tiranni,
D'ai suoi suberbi scanni
Scende la nobiltà;*

*Un santo zel di patria
S'accende in questo lido,
Formiam commune il grido,
Viva la libertà.*

En voici la traduction *)

Dès que l'arbre sacré se dresse,
De vils tyrans sont abattus;
Les hauts degrés de la noblesse,
Sur l'arène sont étendus.
Notre cœur d'un zèle sublime
Pour la patrie est excité;
Chantons d'une voix unanime,
Vive à jamais la liberté.

ENFIN l'enthousiaste abbé après s'être prosterné devant l'arbre sacré, s'avance dans l'attitude qu'il avait naguères au pied des autels; il prend le bonnet d'une main tremblante, le baise avec un saint respect, et chacun d'aller baiser processionnellement l'image révéree.

CEPENDANT plusieurs d'entre nous qui ne se souciaient nullement d'aller baiser un bonnet sale et gras, ni de nous prêter à de pareilles momeries, sont traités *d'aristocrates*; tappage infernal, et l'on allait peut-être finir par s'entrégorger, quand au bruit

*) Cette traduction ainsi que les vers qui se trouvent dans la seconde partie, sont du Cit. LEGRAND. Note de l'éditeur.

qui s'entendait au loin, arrive M.^r l'aide-major de Brodi. Il était détesté parmi nous, il n'appellait jamais *Bonaparte* que *Malaparte*. Tout enfermé que l'on était, on ne parlait de rien moins que de le jeter dans la Save; enfin le commandant arriva, il était plus aimé, les esprits se calmèrent, et l'on fut se coucher.

IL est fort heureux pour plus d'un prisonnier qu'il n'ait pas rendu compte à son gouvernement de cette orgie, comme il arriva à Klinzell à la suite d'une fête, le jour du 21 janvier, anniversaire de la mort de Louis XVI.

CE jour là à la suite de scènes non moins vives, qu'il serait trop long et qu'il est inutile de rapporter, on termina cette soirée orageuse, malgré tout ce que put faire le commandant autrichien, par illuminer les fenêtres de la prison, afin que de la montagne où elle était resplendissante, cette illumination put rappeler aux habitans de la capitale le but de la fête célébrée, et surtout retracer à l'impératrice, et à sa mère la reine de Naples, l'une et l'autre à Bude, les événemens tragiques qui avaient donné lieu à son institution.

UNE particularité qu'il n'est peut-être pas inutile d'observer, c'est qu'un officier, d'ailleurs d'un caractère doux et aimable, et que je savais avoir été un bon émigré rentré depuis dans nos armées, étant ce jour là pris de vin contre son ordinaire, fut un de ceux

qui se signala le plus dans ces scènes archi-révolutionnaires.

UN mois se passa sans que cet événement parut avoir aucune suite. Mais plusieurs officiers étant échangés et devant retourner en France, les autrichiens firent accroire à ceux qu'ils soupçonnaient d'avoir eu le plus de part aux scènes du vingt-un janvier, qu'ils étaient également échangés. En conséquence tous nous firent leurs adieux et nous quittèrent; mais arrivés à Bude, ces derniers reçurent dans leur marche une direction particulière, et furent conduits dans une prison d'état où ils ont été bien heureux de ne pas périr, comme il était arrivé précédemment à plusieurs officiers, à la suite de semblables événemens.

LE paiement convenu entre les gouvernemens respectifs, celui de retraite pour chaque grade jusqu'au colonel, les généraux n'étant payés que comme ces derniers, s'est fait constamment avec la plus scrupuleuse exactitude. Il eut été insuffisant pour les grades inférieurs, toute autre part qu'en Hongrie. Ainsi, sous ce point de vue, c'était un avantage pour les prisonniers de guerre d'être transférés dans ce royaume. Le gouvernement autrichien en trouvait un autre de son côté, car il ne néglige rien en fait de finances, c'est que la solde des prisonniers de guerre et l'argent qu'ils pouvaient avoir conservé,

se trouvaient dépensés dans celui de ses vastes états où il n'existe presque point de numéraire.

Nous n'avons pas vu pendant près de deux ans de captivité, et en traversant dans tous les sens la Hongrie et l'Esclavonie, une seule pièce d'or à l'effigie de l'empereur. La valeur des billets de la banque de Vienne se soutenait tellement que ceux de nous qui avaient de l'or de France ou d'Italie à échanger, ont été dans le cas de perdre en Esclavonie contre ces billets ou contre de la petite monnaie de convention. Même au moment de notre retour, quand l'armée du général Moreau était aux portes de Vienne, le change des pièces d'or et d'argent contre ces mêmes billets se faisait avec un médiocre bénéfice. Il est certain que la banque de Vienne, au milieu des dangers qu'à courus la maison d'Autriche, lui a rendu dans la dernière guerre des services inappréciables; et puisqu'elle est sortie victorieuse des crises où elle s'est trouvée, il est probable que son crédit établi dans le palais des riches, comme dans la chaumière du demi-sauvage de la Croatie, sera encore longtems d'une grande ressource au gouvernement autrichien, s'il n'en abuse pas. Il a su en tirer un plus grand parti que nous français ne l'avons su faire de nos assignats qui avaient une hypothèque bien autrement considérable, bien autrement solide que celle affectée aux milliards de billets gros et petits alors parsemés dans les états héréditaires.

AINSI, quoi que soldés en papier, nous eussions tous pu nous procurer les objets indispensables à notre existence, si nous eussions été libres de les acheter directement; mais les denrées et les marchandises qui nous arrivaient dans notre prison isolée sur une montagne d'un accès très difficile, passaient par tant de mains, l'introduction en était sujette à tant de visites, à tant de formalités, un entrepreneur privilégié de notre nourriture donnait au gouvernement une somme si forte, dont il se récupérait sur nous avec tant d'usure, que les officiers d'un grade inférieur ne pouvaient exister qu'avec la plus stricte économie.

PARMI cinq cens officiers au service de la république française enfermés à Klinzell, se trouvaient beaucoup de polonais, un grand nombre d'italiens, plusieurs allemands, et enfin des grecs et même des turcs. Il n'existe peut-être pas d'emploi ni de profession dans l'ordre social que tel ou tel n'eut exercé avant d'embrasser l'état militaire. J'ai parlé plus haut d'un enthousiaste prédicateur; il n'était pas le seul qui eut pu dire, comme un célèbre philosophe moderne, *quand j'étais prêtre*; nous comptions plusieurs officiers de marine avec nous, j'y ai connu des émigrés, des chevaliers de Malthe. Le fils d'un ancien ministre du roi de Sardaigne avait pris les armes en Piémont, il avait été enlevé par les Russes avec un petit corps dont il faisait partie; n'ayant

aucun grade militaire, il s'était déclaré simple fusilier, et comme tel avait été conduit en Hongrie avec une colonne de soldats dont il n'avait pu se séparer qu'en s'attachant comme domestique à un officier cisalpin de sa connaissance, qui faisait partie de notre colonne. D'après le règlement, les domestiques particuliers étaient obligés de balayer en commun les corridors et *autres lieux*. Il ne fallut rien moins que des protections spéciales, pour empêcher *monsieur le comte* ayant trente mille livres de rente en Piémont et un bel hôtel, ou plutôt un palais à Turin, de faire *son service*.

LE simple séjour au milieu d'un si grand nombre d'individus différens par leur âge, par leur grade, par leur manière de vivre, par leur humeur, par leurs habitudes et surtout par leur éducation, obligés de vivre jour et nuit sous le même toit, est un supplice dont on ne peut se former une idée que quand on s'est trouvé en pareilles circonstances. Il semblait que toutes les passions concentrées entre quatre murs eussent acquis un nouveau degré d'effervescence: les enfans de Bacchus ne désempaieraient des cantines que pour nous donner l'image de nouvelles saturnales; d'autres perdaient au jeu, le jour même du prêt, leurs appointemens du mois, et jouaient le reste du tems sur parole. A défaut d'armes, que le commandant autrichien nous avait fait prudemment enlever, à défaut de fleurets, dont

il ne permettait l'achat qu'avec discrétion, des couteaux, des ciseaux étaient les instrumens dont se servait une vengeance réciproque. Plusieurs femmes respectables avaient suivi leurs maris; mais des prisonniers avaient ramassé en Italie, et même sur la route, le rebut et la honte de l'espèce humaine, ils appellaient cela leurs femmes; les aventures auxquelles elles ont donné lieu parmi nous, pourraient servir de canevas aux romans les plus obscènes; enfin reclus comme les moines auxquels nous avons succédé dans cette maison, désœuvrés comme eux, nous étions sur le point d'en contracter tous les vices. Si les prisons civiles sont le plus souvent la perte des citoyens qui y sont longtems détenus, notre long séjour dans cette prison militaire n'eut pas été moins funeste à une foule de braves officiers, si le bon esprit d'un petit nombre n'eut arrêté ce débordement par une espèce de charme; ce charme fut le travail.

Car qui ne connaît plus le travail ni la peine,

Ne peut retrouver le plaisir.

FAVART.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

Il était défendu, sous peine de vingt-cinq coups de bâton, à tout domestique, à toute personne qui approchait de notre prison, de nous fournir les papiers-nouvelles, même ceux qui se lisaient publiquement dans tous les cafés de Bude, fussent-ils écrits dans le genre de celui dont j'ai lu l'épigraphe en français, faisant allusion à ce qui se passait dans la république.

La foudre étonnée, incertaine,

N'eût jamais dans l'espèce humaine,

De pareils forfaits à punir.

CE fut dans cette circonstance que nous apprîmes que la curiosité pouvait aussi devenir chez les hommes une passion, et que le desir de la satisfaire croissait en raison des obstacles. Jamais personne n'a éprouvé plus de plaisir que nous à lire de méchantes gazettes, ni n'a fait pour se les procurer d'aussi grands sacrifices: Il fallait en proportionner le prix aux risques que couraient nos officieux messagers ou plutôt messagères, car les femmes sont toujours d'intelligence avec les malheureux, surtout quand ce sont des français. Telle gazette, de deux *Kreutzer* dans les rues de Bude, s'est donc souvent payée jusqu'à 25 florins d'autriche, sur la montagne à une portée de canon de cette ville.

La dépense s'en faisait en commun parmi les capitaines et les chefs; excepté un ou deux parmi nous, tous les autres ignoraient par quels moyens arrivaient les nouvelles, mais enfin elles arrivaient. Aussitôt des traducteurs *ad hoc* s'enfermaient dans une chambre, et la traduction n'était pas encore achevée, que chacun se disait à l'oreille: *les anglais et les russes ont été battus en Hollande, Massena a exterminé les ennemis à Zürich, Bonaparte est de retour en France, il est nommé Consul*, et nos cœurs battirent de crainte et d'espérance pendant un mois entier, depuis le moment où nous apprîmes qu'il avait franchi le St. Bernard jusqu'à la bataille de Marengo. Bientôt ces nouvelles volaient de bouche en bouche; souvent, dans leur enthousiasme, de jeunes indiscrets allaient régaler d'une sérénade M.^r le commandant, et lui causaient des crispations aigües, en faisant retentir à ses oreilles les airs de la liberté; ils ne lui dissimulaient même pas, en parlant à sa personne, le plaisir qu'ils auraient bientôt à se venger sur les autrichiens de la dure captivité qu'il leur faisait endurer. De là redoublement de vigilance, de la part de Monsieur le commandant, pour empêcher que les nouvelles ne parvinssent; delà le changement de la garde, des marchands, et de tous les domestiques; de là la difficulté de se procurer des instrumens de musique, surtout ceux à vent dont le son pouvait se faire entendre au loin.

• IL n'était guère moins difficile de se procurer les livres les plus innocens. Ce n'était nullement méchanceté, nullement envie de nous tourmenter, c'était tout simplement par suite d'une défiance générale, et d'une crainte servile et peu éclairée. Ces commandans tremblaient sur les conséquences qui pouvaient arriver de la moindre démarche, au préjudice de la tranquillité publique et des intérêts de leur gouvernement; ainsi le commandant de Brodi me refusa l'autorisation d'acheter un petit étui de mathématiques, dont avait besoin un jeune adjoint du génie, par la raison qu'il croyait, de la meilleure foi du monde, que des règles et des compas en miniature pouvaient me servir en route à lever la carte des états de l'empereur.

Tout signe quelconque de liberté devait disparaître. C'est apparemment pour atteindre ce but, qu'il était ordonné de déposer entre les mains des autrichiens les assignats qu'on pouvait avoir en arrivant, sauf à nous les rendre au moment de notre échange.

ON nous permettait d'écrire à nos parens; les lettres étaient remises à cachet volant; on devait les faire passer en France. Je ne sache pas que, par cette voie, aucune soit parvenue à son adresse. Il en est arrivé un bien petit nombre, toujours décachetées, à quelques-uns d'entre nous, à huit, dix mois et à un an de date.

TOUTES ces précautions, je le répète, sans tirer leur origine d'intentions directement malfaisantes, n'en étaient pas moins une source intarissable de vexations pour ceux qui en étaient les victimes. Quel est le pays, sur la terre, où il soit interdit à un malheureux père de famille, à cinq cents lieues de sa patrie, de recevoir une lettre décachetée de sa mère, de sa femme ou de sa fille? Bien à plaindre le gouvernement qui se croit obligé, pour sa conservation, d'arrêter les plus doux épanchemens de la nature, ou qui est assés craintif pour y lire des conspirations contre sa propre sûreté.

L'AUTEUR des couplets suivans était donc rempli de ces idées, et pénétré d'indignation, quand il les composa; ils étaient intitulés, *le chant des prisonniers de guerre enfermés à Klinzell.*

Victimes des jeux de Bellone,
 Montrons nous grands dans les revers;
 J'entends déjà l'airain qui tonne,
 Un Héros, va briser nos fers.
 Amis, courage!
 De l'esclavage
 Sachons endurer les rigueurs:
 De la vengeance
 Le bras s'avance,
 Pour écraser nos oppresseurs.

Un peuple bon, mais misérable,
 Un peuple esclave comme nous,
 D'un forfait se rendrait coupable
 S'il approchait de nos verroux.

Amis, courage etc.

D'un livre, du compas d'Euclide,
 Ils nous privent dans notre ennui;
 L'ignorance est liberticide:
 Ils veulent qu'elle règne ici.

Amis, courage etc.

Liberté, sur un sol sauvage
 Privés de toutes tes faveurs,
 Nous ne voyons plus ton image,
 Mais elle est gravée en nos cœurs.

Amis, courage etc.

De peur d'un son patriotique,
 Ils nous otent même un hautbois;
 Mais pour chanter la république
 Il nous reste du moins la voix.

Amis, courage etc.

Soulagement de la misère,
 Dans l'absence rapport si doux,
 Un mot d'une épouse, d'un père
 Ne parvient jamais jusqu'à nous.

Amis, courage etc.

D'un folliculaire à leurs gages
 Ils défendent l'écrit pervers;
 Ils controuvent des avantages,
 Mais c'est pour masquer leurs révers.

Amis, courage etc.

Sur leurs fronts pâles d'épouvante,
 Nous avons lu tous nos succès:
 La république est triomphante,
 Nous serons libres à jamais.

Amis courage !

De l'esclavage

Sachons endurer les rigueurs :

De la vengeance

Le bras s'avance

Pour écraser nos oppresseurs.

LE citoyen Fauchier, officier de marine, composa sur ces paroles un air aussi neuf qu'expressif, qui fut d'abord chanté secrètement dans les chambres, et finit par retentir dans tous les corridors.

LE capitaine Lefranc, de la vingt-huitième demi-brigade de ligne, donna le premier l'exemple d'engager ses jeunes camarades à profiter de leurs loisirs pour perfectionner leur éducation. Il fit un petit cours de mathématiques. Il fit aussi un cours de géographie, que même les officiers supérieurs les plus instruits suivirent avec empressement. Cet officier

ne se borna pas à nous étaler dans ses leçons une stérile nomenclature: l'histoire des différens peuples de la terre et leurs constitutions furent exposées; il fit connaître leurs mœurs, leurs coutumes, leur commerce, avec autant de précision que de vérité. Quand je pense que le capitaine Lefranc n'avait aucun livre quelconque à sa disposition, qu'il n'avait en son pouvoir qu'une méchante carte de chacune des quatre parties du monde, et qu'au milieu d'une chambre occupée nuit et jour par vingt de ses camarades, il lui était impossible de préparer avec quelque attention une leçon de deux heures consécutives, je ne crains pas d'assurer que ce cours est un des plus étonnans qui ayent jamais été faits.

J'IGNORE si cet officier, aussi modeste qu'instruit, qui avait commencé la guerre à la tête d'une compagnie composée de jeunes gens de son village, et qui n'avait jamais voulu les quitter pour passer à un grade supérieur, s'est retiré du service à la paix générale, comme il en avait le projet; mais j'ai souvent éprouvé un regret qu'on me permettra d'exprimer ici: c'est de n'avoir ni assés de talent, ni assés de crédit pour faire connaître au gouvernement un homme qui, comme militaire et comme citoyen, est fait, par ses talens et par ses vertus, pour honorer des grades et des fonctions de la plus haute importance.

Le capitaine Jacquy (de Vesoul), doué d'un esprit très brillant, fit un cours de grammaire et un de littérature.

Le chef de bataillon Cabane, de la troisième demi-brigade légère, avait une réunion de talens aussi variés qu'agréables: Poète et musicien, à l'exemple des troubadours ses compatriotes, il jouait de tous les instrumens, et d'une voix énergique et sonore, il chantait des couplets de sa composition qui portaient, dans l'ame de ses camarades d'infortune, l'espérance et la gaieté.

Il y a peu de langues en Europe qu'on ne parlât dans notre prison. C'était, pour en apprendre quelques-uns, une occasion favorable; plusieurs la mirent à profit.

Nos gardiens se montrèrent moins sévères pour les instrumens à cordes que pour ceux à vent: ils permirent l'emplette de basses et de violons. Dès lors la musique fit le charme d'une foule d'amateurs, et contribua plus d'une fois, dans des concerts, à l'agrément de tous.

Parmi tant de militaires, plusieurs étaient d'une grande force dans l'art de l'escrime; Ils se firent un plaisir de propager leurs talens; nos corridors se transformèrent en salle d'armes.

D'AUTRES amateurs rendirent, dans l'art de la danse, de semblables services à leurs camarades; nous finimes par avoir nos bals parés, et, en carnaval, nos bals masqués.

DES tours de cartes, des tours de gobelets, et tout l'art de l'escamotage exerçaient la dextérité des uns, et excitaient l'étonnement des autres.

PLUSIEURS s'amusaient à tourner, quelques-uns à manier le rabot.

AU départ du capitaine Lefranc, je repris la suite de son cours de mathématiques.

TRAVAILLER *c'est jouir*, a dit Voltaire. L'ennui, le sombre ennui fit donc place au bonheur. Le travail fit plus que de nous procurer des jouissances: il nous rendit meilleurs. Les cantines furent moins fréquentées, le jeu perdit de sa fureur, les disputes devinrent plus rares; l'urbanité, les égards, une bienveillance réciproque remplacèrent une brutalité grossière.

*Un dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Créa, pour son bonheur, le travail et la peine.*

VOLTAIRE.

ENFIN nous résolûmes de jouer la comédie. Cet amusement avait déjà eu lieu, dans les prisons de Hongrie, plusieurs années auparavant; mais des pièces qui avaient rapport à la révolution, des allusions malignes, faites sur les événemens du tems, en avaient fait faire dans le règlement un article prohibitif. Cependant, après beaucoup d'instances, le commandant autrichien convint à peu près qu'il fermerait les yeux sur cet article, mais nous dit: que, comme sans se compromettre, il ne pouvait autoriser même indirectement ce genre de divertissement, il ne permettrait pas qu'il fut rien acheté à Bude pour cet objet.

CE n'était pas une entreprise facile que celle de monter un spectacle dans une prison, où nous n'avions ni planches pour construire un théâtre, ni toile pour faire des décorations, ni costumes, ni même de pièces, ni enfin possibilité de nous rien procurer; la plupart des femmes, enfermées avec nous, n'étaient pas françaises, celles qui l'étaient paraissaient peu propres à jouer un rôle, ou ne s'en souciaient pas; nous n'avions donc pas même d'actrices.

ON retenait, à la fin de chaque mois, sur la solde, le prix des objets appartenant à la maison, quand ils étaient cassés, perdus, ou même égarés. Quand les auteurs des dégâts étaient inconnus, on en rete-

nait la valeur en commun. Un beau matin cinquante bancs ont disparus, et vingt paires de draps sont perdues. Les bancs sont transformés en lattes, et bientôt en chassis de coulisses; les draps peints artistement par d'habiles amateurs, officiers italiens, nous représentent, les uns une place publique, les autres un élégant salon, d'autres une forêt verdoyante. Les peintures allégoriques, qui ornaient la toile, ne le cédaient en rien aux autres décorations; et l'on n'y avait point oublié, en lettres d'or, le *Castigat ridendo mores*.

TOUTES nos dames non seulement se firent un plaisir de prêter leurs propres vêtemens, et d'en faire venir de nouveaux, sous prétexte qu'elles en avaient elles mêmes besoin pour leur usage, mais encore elles passèrent les jours et les nuits à *batir* des costumes.

JE ne sais trop comment on parvint à se procurer un seul volume de Molière, imprimé, je crois, du vivant de l'auteur. Les rôles de l'Avare furent copiés et distribués; de petits conscrits imberbes furent chargés des rôles de femmes.

Malgré la découverte importante d'une provision de planches enmagasinées dans un grenier, et dont, en attendant le paiement qui en fut fait, on usa provisoirement à la dérobée, il n'y eut pas moyen d'avoir

un théâtre permanent dans la salle de spectacle. Cette chambre, vaste à la vérité, contenait tant de lits, qu'il eut été impossible de les y laisser à demeure avec le théâtre. D'ailleurs le commandant autrichien s'opposait à cette permanence, par la raison, disait-il, que ses chefs pouvaient d'un jour à l'autre venir nous visiter. Il fut donc décidé que, chaque jour de représentation, on construirait le théâtre avec toutes les tables de la prison, dut-on ce jour là manger par terre; que les lits, placés les uns sur les autres autour de la salle, serviraient de loges, et que deux rangées de bancs formeraient le parterre.

QUELQUE grande que fut la salle, elle ne pouvait contenir au plus que trois cents spectateurs; ce n'était que la moitié de ce que nous étions. Des billets d'entrée furent imprimés et distribués, et l'on joua chaque pièce deux jours consécutifs.

La troupe des comédiens de Klinzell annonça par des affiches, placardés à chaque angle des corridors, au public . . . de la prison, le jour et l'heure de l'ouverture du spectacle, le nom des pièces, et celui des acteurs et *ACTRICES*.

ENFIN ce jour arrive; un orgestre, sous la direction de l'adjudant commandant Paroletti, composé de vingt-cinq musiciens, exécute une ouverture de Mozard; au signal donné par le machiniste en chef, la toile se lève, et laisse apercevoir un théâtre

et des décorations qui feraient honneur à plus d'un chef-lieu de département.

L'AVARE fut joué avec beaucoup d'intelligence. Parmi nos bons acteurs, le capitaine Mourier, du onzième régiment de hussards, pour les rôles nobles, et le lieutenant Latour-du-Pin, pour les rôles burlesques, eussent fait la fortune d'une troupe de province.

MAIS il faut une petite pièce à la suite de la grande, c'est l'usage; or il nous avait été impossible de nous en procurer une; le capitaine Jacquey y avait suppléé, en en composant une très jolie, qui fut jouée à la suite de l'Avare, et qui fut vivement applaudie.

A la fin du spectacle, comme on allait baisser la toile, il tomba sur le théâtre une lettre adressée aux auteurs, acteurs, décorateurs et autres artistes du théâtre de Klinzell. Un acteur l'ouvrit, et fit lecture des vers suivans:

Votre infatigable industrie
 Produit enfin notre agrément;
 Je rend grâce à votre génie:
 Il a tout tiré du néant.
 De talens un concours aimable
 Charme nos peines, nos ennuis,
 Et nous rend la vie agréable,
 En dépit de nos ennemis.

Dans ce séjour abominable,
 Donner les plaisirs de Paris,
 C'est nous tirer des mains du diable,
 Pour nous mener en paradis.

CE premier essai théâtral, qui avait occupé les loisirs de plus de deux cents officiers, fut suivi de plusieurs autres représentations de Molière, et de pièces faites parmi nous.

LA bagatelle intitulée *les accidens supposés*, fut reçue avec une indulgence particulière. On demanda l'auteur que chacun connaissait trop pour qu'il voulut paraître. Il se contenta de faire lire, par le capitaine Mourier, qui avait joué un des principaux rôles, les vers suivans adressés à ses camarades :

Mes essais ont leur récompense,
 Quand par vous ils sont applaudis ;
 Mais votre amitié . . . c'est un prix
 D'une bien plus haute importance :
 Plus sensible au plaisir du cœur,
 Oui, je serai dans l'allégresse,
 Si votre intérêt pour la pièce
 Se répand aussi sur l'auteur.

IL fut en même tems adressé à celui-ci des vers trop flatteurs pour qu'ils puissent trouver ici leur place.

Nous avons appris, par la lecture des journaux du pays, que le camp de *l'armée de réserve* se formait à Dijon ; le bruit en rétentissait dans toute l'Europe. Cette circonstance donna l'idée à l'auteur des *accidens supposés*, qui connaissait particulièrement les localités et l'esprit des habitans de l'ancienne capitale de la Bourgogne, de composer la pièce de *Jeannot conscrit, au camp de l'armée de réserve*. L'action se passait à Dijon, le jour même où le *premier Consul* devait y faire sa revue, comme elle eut lieu en effet, après que cette pièce fut composée et représentée. Je n'en rapporterai ici que les couplets chantés à table par un grenadier ivre. Ils étaient intitulés *le chant de l'armée de réserve*.

Mes amis, dans le choix d'un camp,
 Pour exercer notre vaillance,
 La côte d'or, assurément,
 Devait avoir la préférence.
 Abrevé de ce divin jus
 Mars, pour les conduire à la gloire,
 Dresse à l'école de Bacchus,
 Les élèves de la victoire.

Un Héros, grand ingénieur,
 En choisissant ce territoire,
 Sait qu'un guerrier devint meilleur,
 Dès qu'il peut apprendre à bien boire.

Echauffés par ce divin jus,
 Nous volerons tous à la gloire:
 Amis, le temple de Bacchus
 Mène à celui de la victoire.

Buvons, buvons, braves guerriers,
 De pampres couronnons nos têtes;
 En d'autres climats, des lauriers
 Les orneront dans d'autres fêtes.
 Aujourd'hui, tout à ce doux jus,
 Demain, soyons tout à la gloire,
 Ici, dans les bras de Bacchus,
 Ailleurs, dans ceux de la victoire.

CE fut à peu-près à cette époque que le même officier composa la pièce de vers suivante, mélange de récitatif, d'ariettes, et de chœurs, intitulée *la cantate des prisonniers de guerre*.

Du hazard des combats déplorables victimes,
 Nous citoyens français, soldats républicains,
 Nous sommes dans les fers d'ennemis inhumains
 Qui traitent le malheur comme on punit des crimes.

„ La France connaît nos tourmens,
 „ La France connaît notre zèle;
 „ Elle délaisse ses enfans,
 „ Quand ils ne vivent que pour elle.

O valeureux Français, vous qui, dans les combats,
 Sans nous, affrontez le trépas,
 Rien n'arrête votre courage,
 Il vous conduit à l'immortalité;
 Appelés au même héritage,
 Nous restons dans l'obscurité;
 Dictier la paix, c'est votre grand ouvrage,
 Nous vivons dans l'oisiveté;
 Et quand vous proclamez par tout la liberté,
 Vous nous laissez en esclavage.
 „ Nous voulons marcher sur vos pas,
 „ Amis, demandez à la France
 „ Qu'elle ordonne notre trépas,
 „ Ou notre prompte délivrance.
 „ Dites lui quels sont nos tourmens,
 „ Dites lui quel est notre zèle;
 „ Oubliera-t-elle ses enfans,
 „ Quand ils ne vivent que pour elle?

Nous sommes affaissés sous le poids des malheurs,
 Mais l'infortune enfin sur nous s'est épuisée:

Pour en adoucir les rigueurs,
 Il nous reste au moins la pensée,
 Et sa puissance est au-dessus des rois:
 Elle brave la tyrannie,
 Elle n'a d'autre lois
 Que celle du génie,

Elle est libre au milieu des fers,
 Et son domaine est l'univers.
 Bienfaisant souvenir, consolante espérance,
 Vous venez charmer nos loisirs,
 Et pour que nous goutions ici quelques plaisirs,
 Vous nous reportez vers la France.

” { Sans cesse vers notre pays,
 ” { Sans cesse à des objets chéris,
 ” { Vers une épouse, un père, un fils,
 ” { Parmi nos frères, nos amis,
 ” { Un doux souvenir } nous ramène;
 ” { Un heureux espoir }
Duo ” Toujours étrangers en ces lieux,
 ” Quand le Danube est sous nos yeux,
 ” Tous nos pensers sont vers la Seine.
 ” La France connaît nos tourmens,
 ” La France connaît notre zèle;
 ” Peut-elle oublier ses enfans,
 ” Quand ils ne vivent que pour elle?
 Non, elle n'a jamais cessé de nous chérir:
 Sensible à tous nos maux, plus sensible à la gloire,
 Elle veut les finir,
 Et pour nous affranchir,
 Elle marche à grands pas de victoire en victoire.
 Avec éclat
 Elle veut sortir de l'arène,
 Chaque combat
 Rompt un anneau de notre chaîne.

” Ce n'est qu'à force de succès
 ” Qu'un peuple grand finit la guerre;
 ” Pour que sa voix dicte la paix,
 ” Son bras doit lancer le tonnerre.
 Sachons souffrir, c'est pour notre pays;
 Dès que rendus au sein de la patrie,
 Nous serons parmi nos amis,
 Notre esclavage et nos cruels ennuis
 Ne seront plus qu'un songe au milieu de la vie.
 ” Au but de nos desirs
 ” Un jour nous compterons en France,
 ” Au nombre des plaisirs,
 ” Le souvenir de la souffrance.

Chœur { ” Amis supportons nos tourmens,
 ” Enflammons nous d'un nouveau zèle;
 ” La France chérit ses enfans
 ” Quand ils ne vivent que pour elle.

CETTE cantate fut mise en musique par le même officier de marine qui avait composé l'air *du chant des prisonniers de guerre*. Elle fut chantée et exécutée à grand orchestre.

EN parlant de nos plaisirs littéraires, il y aurait ingratitude et oubli de ma part, si je ne payais en mon nom, et en celui d'un grand nombre de mes compagnons d'infortune, à M.^r Jacques Delille, un

tribut de reconnaissance pour le plaisir que nous a procuré la lecture d'un de ses ouvrages.

J'AVAIS chargé, avec l'agrément de M.^r le commandant, un marchand qui venait à la prison, de m'acheter, chés un libraire de Bude, les Géorgiques de l'Abbé Delille; j'entendais sa traduction de Virgile. Le marchand à son retour me répond, que le libraire l'a prié de me demander quelles Géorgiques de l'Abbé Delille je desirais? — *Eh! lui dis-je, sa traduction. — Mais, Monsieur, il m'a bien montré une traduction avec du latin à côté, mais il a aussi d'autres Géorgiques du même auteur, qui ne sont pas, je crois, les mêmes que la traduction, car cet ouvrage a encore un autre titre que j'ai oublié.* Moi, je n'avais point oublié *l'homme des champs*, ou les *Géorgiques françaises*, dont l'auteur m'avait récité de si beaux fragmens, quelques années auparavant, quand cet ouvrage n'était pas encore imprimé. *Apportez-le moi à tout prix*, lui dis-je, en lui donnant un billet de cinq à six florins, et je tressaille de joie en disant: *l'homme des champs est imprimé, il est en Hongrie! j'aurai, je lirai l'homme des champs.*

MAIS les marchands n'entraient dans notre prison qu'une fois par semaine, il me fallut rester huit mortels jours entre la crainte et l'espérance; un amant n'attend pas à vingt ans avec plus d'impatience l'objet de ses desirs. Enfin le marchand arrive, il

me remet *l'homme des champs*; je m'en saisis, et le cache soigneusement, de peur de rencontrer dans les corridors un ami ou une connaissance qui eut voulu avec moi en partager les prémices; je me glisse dans ma chambre, et je m'y enferme sous clef, bien résolu de n'ouvrir à personne que la lecture n'en fut achevée.

COMBIEN l'assiette où nous sommes, les circonstances, où nous nous trouvons, influent sur les sensations que nous éprouvons à la lecture de tel ou tel ouvrage! nous sentons souvent bien moins par ce qui est dans le livre même, que par ce qui est au fond de nos cœurs. Je m'en aperçus, quand je fus aux vers suivans, qui sont beaux, mais qui certainement ne sont pas encore les meilleurs de ce poëme. Oui, mes larmes coulèrent en abondance, en lisant ces vers sur lesquels j'aurais probablement glissé en toute autre circonstance.

*Beaux arts! eh! dans quel lieu n'avez vous droit de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non, le sage vous doit ses momens les plus doux:
Il s'endort dans vos bras, il s'éveille avec vous;
Que dis-je, autour de lui, tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encore sa veille;
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur,
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,*

*L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son viel âge,
 Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
 Et de paix, de vertus, d'études entouré
 L'exil même avec vous est un abri sacré.*

.....
*Malheur aux esprits durs, malheur aux ames vaines
 qui dédaignent les arts au tems de leur faveur!
 Les beaux arts, à leur tour, dans les tems du malheur,
 Les liorent sans retour à leur vile infortune;
 Mais avec leurs amis, ils font prison commune.*

APRÈS avoir lu la description brillante des plus riches tableaux de la nature, en vers dont la littérature française offre à peine quelques modèles épars, je relus seul ce poëme une seconde fois; je le relus ensuite avec un ami, puis avec deux, avec trois camarades, puis avec un plus grand nombre, enfin avec autant qu'en put contenir ma chambre, qui fut pendant un mois, transformé en une salle, ou plutôt en une école de lecture, où nos jeunes camarades, et principalement nos jeunes acteurs, vinrent s'exercer à l'art si rare de lire passablement des vers. Les plus précieux morceaux de l'homme des champs furent copiés et recopiés de chambre en chambre, enfin la plupart de nous, nous les scumes par cœur.

*Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit
 Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.*

JACQ. DELILLE.

A la suite des vers du Virgile français, on ne sera peut-être pas fâché d'en lire d'autres, uniques dans leur genre, sans en excepter le *chef-d'œuvre d'un inconnu*. Ma réputation d'amateur de vers me valut, de la part du commandant autrichien, un exemplaire d'une ode adressée à son *altesse impériale l'archiduchesse Alexandre, grande princesse de toutes les Russies* qui venait d'épouser le Palatin de Hongrie, frère de l'Empereur. Cette jeune princesse, qui mourut peu de tems après, arrivait à Bude. Les fêtes furent brillantes pour célébrer sa réception, et cette ode en avait fait l'ornement. Je vais transcrire la première strophe. Je préviens très sérieusement que ce n'est point de l'allemand, ni du hongrois, que ce n'est point une traduction littérale, mais des vers français, tels qu'ils furent écrits, débités, et imprimés en langue française, et tels que je les ai copiés mot à mot sur l'exemplaire imprimé que j'ai encore aujourd'hui entre les mains:

*Alexandre vit à ses genoux
 L'orient téméraire,
 Alexandre arrive, et son air doux
 Fit l'Hongrie tributaire.
 Comment, fut sa carrière plus belle,
 Puisque le Granic, Issus et Arbelle
 Sont les astres de ses armes?*

*Quel triomphe pour vous princesse! vous entrez votre empire,
 Et cependant, que vous l'Autriche admire,
 On vit de la joie verser les larmes.*

LES strophes suivantes sont du même style, et surtout aussi intelligibles.

NOUS nous aperçûmes enfin que la France *n'oubliait pas ses enfans*. A force de précautions, nous étions parvenus à adresser une lettre *au Héros*, entre les mains de qui la France venait de déposer ses destinées. Cette lettre lui faisait connaître notre entassement dans une prison sans dehors où l'on put respirer l'air, où il nous était interdit de dépasser le seuil de la porte, notre isolement de la nature entière, les abus commis par un entrepreneur exclusif et privilégié de notre nourriture, les punitions, telles que celle des fers, infligées à des officiers français; en parlant de la privation de nos lettres particulières et des nouvelles publiques, nous lui disions: que si nous n'étions pas les seuls êtres dans l'univers à ignorer qu'il était *le magistrat suprême* de la France, ce n'était pas la faute du gouvernement autrichien; la lettre enfin finissait par demander notre prompt échange, pour prendre part aux triomphes qui, sous son commandement, étaient réservés aux armées de la république.

CETTE lettre parvint à son adresse, et produisit, deux mois après, l'effet que nous en attendions. M.^r le Maréchal d'Alvinzi, commandant de la Hongrie, se rendit en personne dans notre prison; il nous promit que tous les abus dont nous avions

à nous plaindre, allaient cesser, et il donna les ordres en conséquence. Il fit plus, il tint strictement la main à leur exécution. Le commandant autrichien de la prison, dont un grand nombre de nous n'avaient cependant pas à se plaindre personnellement, fut changé et fut remplacé par un officier dont tous n'eurent qu'à se louer. M.^r de Ratz, c'était son nom, eut véritablement pour nous des attentions particulières, et des soins paternels. Nous pûmes dès lors sortir de notre prison pour nous promener le long du Danube. La garde, qui nous suivait et nous précédait, n'avait d'autre but que d'empêcher toute communication avec les habitans du pays, précaution très légitime, quand un gouvernement le croit nécessaire. La réception des lettres de nos parens continua d'être très rare; l'introduction des gazettes fut toujours prohibée, elles n'en arrivèrent pas moins; mais à l'annonce des succès de nos armées, on ne donna plus de sérénades à un commandant aimé et respecté, et qui adoucissait, autant que son devoir pouvait le lui permettre, la rigueur des ordres qui lui étaient transmis, et le malheur de notre situation. Notre nourriture fut meilleure, et à meilleur marché. Enfin depuis cette visite de M.^r d'Alvinzi, notre existence fut très supportable. Pourquoi le gouvernement autrichien, tout en prenant les précautions que pouvait lui dicter la prudence, a-t-il attendu, pour traiter humainement ses prisonniers de guerre, que le sort des

combats, et particulièrement la bataille de Marengo, lui eût appris, pour la dixième fois, que la France pouvait largement user de repressailles, et que le malheur, dans tous les tems et dans tous les lieux, est respectable?

ENFIN, au bout de vingt-deux mois de captivité, ce cri: *la paix, la paix*, se fait entendre; il est à l'instant répété de bouche en bouche, il retentit dans les cours, dans les corridors et dans toutes les chambres. *Tous les prisonniers sont respectivement échangés en masse, s'écrie-t-on, nous partons dans trois jours; nous rejoindrons nos frères d'armes; nous reverrons notre patrie; dans peu, dans peu nous embrasserons nos enfans et nos femmes.* — Des larmes de joie coulent de tous les yeux; les plus mortels ennemis se reconcilient; tous s'embrassent; le commandant autrichien et sa garde se confondent dans ces doux épanchemens. Le soir la prison fut illuminée, et il y eut un grand concert où *le chant du retour* *) déjà exécuté, lors des préliminaires de Léoben, à Paris, et sur différens théâtres de province, fut répété à grand orchestre dans l'ivresse de la joie.

AINSI les arts et les sciences vinrent jeter quelques fleurs dans notre affreuse prison, et adoucirent

*) Paroles du Cit. LEGRAND, musique de DEVIENNE. Note de l'éditeur.

une des situations les plus cruelles où un militaire puisse se trouver; disons plus, ils répandirent un charme inexprimable là où, sans l'étude, n'aurait régné que l'ennui et le désespoir. Plusieurs jeunes gens, dont l'éducation n'avait été qu'ébauchée, profitèrent de leurs loisirs pour l'achever; des officiers, qui savaient à peine lire, se mirent à même de remplir un jour des postes éminens; un très grand nombre prirent le goût des occupations sérieuses qui les ont préservés depuis des vices et des malheurs attachés à l'esprit de dissipation et de frivolité. Leur société, leur amitié, leur reconnaissance furent dans le tems une consolation pour ceux qui contribuèrent à ces bienfaits; de doux souvenirs, une estime sentie et un attachement réciproque en sont encore aujourd'hui la récompense.
